

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 11 (1866)
Heft: (14): Supplément à la Revue Militaire Suisse

Artikel: La crise européenne [suite et fin]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-331004>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA CRISE EUROPÉENNE. (1)

(Suite et fin.)

16^e division : prince Humbert. Chef d'état-major : colonel Gerbaix de Sonnaz. Commandant du quartier : capitaine d'état-major Cagni. Attachés, etc., comme ci-dessus.

IV^e Corps d'armée.

Général Cialdini. Chef d'état-major : général-major Piola Caselli. Sous-chef : lieutenant-colonel Minonzi. Commandant du quartier : major d'infanterie Baldi. Dix attachés d'état-major ; un capitaine secrétaire ; trois aides-de-camp et un officier d'administration.

Commandant d'artillerie : colonel Velasco, avec trois attachés.

Commandant du génie : colonel Bruzzo, avec quatre attachés.

11^e division : général Casanova. Chef d'état-major : major Chiarle. Commandant du quartier. Attachés, etc., comme ci-dessus.

12^e division : Général Ricotti. Chef d'état-major : major Albini. Commandant du quartier. Attachés, etc., comme ci-dessus.

13^e division : général Mezzacappo. Chef d'état-major : major Baulina. Le reste comme ci-dessus.

14^e division : général Chiabrera. Chef d'état-major : major Galli. Le reste comme ci-dessus.

15^e division : général Medici. Chef d'état-major : major Guidotte. Le reste comme ci-dessus.

Division de cavalerie de réserve : général de Sonnaz Maurice. Chef d'état-major : major Perrone. Commandant du quartier : capitaine d'infanterie Follini. Cinq attachés, deux aides-de-camp et un officier d'administration.

Réserve générale d'artillerie : colonel Mattei, avec deux attachés.

Nous donnons ci-après les manifestes adressés à leurs peuples par les rois de Prusse et d'Italie.

Manifeste italien :

« Il y a déjà sept ans que l'Autriche attaquant mes Etats, parce que j'avais soutenu la cause commune de la patrie dans les conseils de l'Europe, je repris l'épée pour défendre mon trône, la liberté de mes peuples, l'honneur du nom italien et pour combattre pour le droit de

(1) Voir les nos 11 et 12 avec suppléments.

la nation. La victoire se déclara en faveur du bon droit. La valeur de l'armée, le concours des volontaires, la concorde et la sagesse du peuple et le concours d'un allié magnanime nous valurent presque l'entière indépendance de l'Italie. De suprêmes motifs, que nous devons respecter, nous empêchèrent d'accomplir alors notre juste et glorieuse entreprise.

« Une des plus nobles provinces de l'Italie, que les vœux des populations avaient réunie à ma couronne, et qu'une héroïque résistance et une continuelle protestation contre la domination étrangère nous rendaient particulièrement chère et sacrée, resta dans les mains de l'Autriche. Quoique plein de douleur en mon cœur, je m'abstins de troubler l'Europe qui désirait la paix. Mon gouvernement s'appliquait à perfectionner l'œuvre intérieure, à ouvrir les sources de la prospérité publique, à fortifier le pays par terre et par mer, en attendant l'occasion favorable d'accomplir l'indépendance de Venise.

« Quoique l'attente ne fût pas sans danger, néanmoins nous sûmes renfermer en nos cœurs, moi, mes sentiments d'Italien et de roi, et mon peuple ses justes impatiences; je conservai intact le droit de la nation, la dignité de la couronne et du Parlement, afin que l'Europe comprit ce qui était dû à l'Italie.

« L'Autriche se renforçant subitement sur notre frontière, et nous provoquant par une attitude hostile et menaçante, est venue troubler l'œuvre pacifique de réorganisation du royaume.

« A cette injuste provocation, j'ai répondu en reprenant les armes, et vous avez donné un grand spectacle en accourant avec promptitude et enthousiasme dans mon armée et dans les rangs des volontaires.

« Néanmoins, lorsque des puissances amies tentèrent de résoudre les difficultés par un congrès, je donnai ce dernier gage de mes sentiments à l'Europe et je me hâtai d'accepter. L'Autriche a refusé encore cette fois les négociations, repoussant tout accord et donnant ainsi une nouvelle preuve que, si elle a confiance dans ses forces, elle n'a pas également confiance dans la bonté de sa cause et de son droit.

« Vous aussi, Italiens, vous pouvez avoir confiance dans vos forces en regardant avec orgueil votre vaillante armée et votre forte marine: mais vous pouvez encore avoir confiance dans la sainteté de votre droit, dont le triomphe est désormais immanquable. Nous sommes soutenus par le jugement de l'opinion publique, par la sympathie de l'Europe, qui sait que l'Italie indépendante et sûre de son territoire deviendra pour elle une garantie de paix et d'ordre.

« Italiens, je donne le gouvernement de l'Etat au prince de Carignan, et je reprends l'épée de Goïto, Pastrengo, Palestro et San Martino. Je sens que j'accomplirai les vœux faits sur le tombeau de mon magnanime père. Je veux être encore une fois le premier soldat de l'indépendance italienne. »

Manifeste prussien :

« Après que la Diète allemande a représenté depuis un demi-siècle, non l'unité, mais la désunion de l'Allemagne, et qu'elle a perdu ainsi depuis longtemps la confiance de la nation ; après qu'elle a été vis-à-vis de l'étranger comme la garantie de la persistance de la faiblesse et de l'impuissance de l'Allemagne, on a voulu récemment en abuser pour appeler l'Allemagne sous les armes contre un membre fédéral qui, par sa proposition de la convocation d'un parlement, a fait la première démarche décisive pour donner satisfaction aux prétentions nationales. Pour la guerre contre la Prusse, qui a été amenée par l'Autriche, la Constitution allemande ne fournissait aucun appui ; cette guerre manquait de tout motif, voire même de prétexte apparent.

« Par la résolution du 14 juin, à la suite de laquelle la majorité des membres de la Confédération a décidé de s'armer pour faire la guerre à la Prusse, la rupture de la Confédération est consommée, l'organisation des anciennes relations fédérales déchirée.

« La base de la Confédération, l'unité vivante de la nation allemande, subsistant seulement, il est du devoir des gouvernements et du peuple de trouver l'expression nouvelle et viable de cette unité.

« A ceci se joint pour la Prusse le devoir de défendre son indépendance menacée et par cette résolution et par les armements de ses adversaires. En offrant sa force entière pour remplir ce devoir, le peuple prussien manifeste en même temps sa résolution de combattre pour le développement national de l'Allemagne, empêché forcément jusqu'ici par l'intérêt individuel.

« La Prusse a offert dans ce sens, immédiatement après la dissolution de la Diète, la conclusion d'un nouveau pacte fondé sur la simple condition de protection mutuelle et de participation aux efforts nationaux. Elle ne réclamait rien que de garantir la paix et à cet effet elle désirait qu'un parlement fût immédiatement convoqué.

« Son espoir que ce vœu juste et modéré serait exaucé, a été déçu. L'offre de la Prusse a été repoussée et cet Etat a été forcé d'agir selon les devoirs que lui impose l'obligation de se protéger lui-même. Dans un pareil moment, la Prusse ne peut pas tolérer près de ses frontières ou entre ses frontières des ennemis assurés ou des amis douteux.

« En franchissant les frontières, les troupes prussiennes ne viennent pas en ennemis des populations, dont la Prusse respecte l'indépendance et avec les représentants desquelles elle espère discuter dans l'assemblée nationale allemande les destinées futures de l'Allemagne.

« Que le peuple allemand, jetant les yeux sur ce but élevé, se rapproche de la Prusse avec confiance, pour l'aider à avancer et à assurer le développement de la patrie commune ! »

ITALIE. — La guerre ayant été déclarée à l'Autriche par le gouvernement italien, le 20 juin pour commencer le 23, dès ce jour-là toutes les forces italiennes étaient en mouvement. Le lendemain, 24, cette offensive amenait une première bataille dans le quadrilatère, qui a pris le nom de bataille de Custozza et qui n'a pas été heureuse pour les armes italiennes, quoiqu'elle fasse grand honneur à la bravoure des troupes engagées.

Voici ce qu'on écrit du camp à l'*Italia militare* sur ces événements :

27 juin 1866.

« Les Autrichiens, aussitôt qu'ils eurent reçu la déclaration de guerre, firent repasser l'Adige aux 5^e et 9^e corps qui étaient disloqués sur la gauche du Mincio. Du 22 au 23 ils repassèrent sur la gauche de l'Adige et se concentrèrent en grande partie à Vérone et aux alentours. Le 23 au matin, quand le général Lamarmora passa le Mincio à Goïto, il ne rencontra que quelques vedettes des houlans, qui se replièrent rapidement après avoir tiré quelques coups de pistolet. Le même jour nos corps d'armée passèrent le Mincio en force et le 24 de grand matin ils devaient se porter plus en avant pour y prendre position. On croyait encore le gros des Autrichiens de l'autre côté de l'Adige.

Mais en même temps, le 24 au matin, les Autrichiens occupaient les positions de Custozza et de Somma-Campagna, au nombre de plus de 65 mille hommes. Aux 5^e et 9^e corps s'ajoutèrent presque toutes les troupes

stationnées aux environs de Rovigo, du 7^e corps, et il ne resta sur cette zone qu'une brigade d'infanterie pour surveiller Cialdini. L'archiduc Albert commandait en personne. Un grand nombre de pièces étaient en batterie, et les six régiments de cavalerie attachés à l'armée de Vénétie se trouvaient sur le lieu du combat.

Ainsi les Autrichiens se trouvaient dans de bonnes positions, le 24 au matin, quand les 1^{er} et 3^e corps italiens se mirent en marche.

Le 1^{er} corps investit Peschiera avec un corps d'observation à Cola, qui se trouva bientôt sous le double feu de l'artillerie de la place et de batteries de l'armée. La division Cerale fit des efforts surhumains pour enlever ces batteries à la bayonnette; mais elle ne put y réussir, vu ses grandes pertes. Il en fut de même des divisions Sirtori et Brignone accourues à l'appui de la première. La division Pianelli, avec d'habiles manœuvres et un grand sang-froid, contint enfin les forces autrichiennes et dégagea Cerale. Pianelli fut encore assez heureux pour faire prisonnier tout un bataillon de chasseurs tyroliens.

Le 3^e corps (della Rocca) dut s'avancer au secours du 1^{er} (Durando); mais, vu l'affaiblissement du 1^{er}, le 3^e eut à soutenir à son tour tout l'effort de l'armée autrichienne. Le 3^e était parti le 24 à l'aube de Roverbella directement sur Villafranca, de telle sorte que si le 1^{er} corps avait pu tenir, le 3^e serait arrivé sur le flanc gauche des Autrichiens. Au lieu de cela ceux-ci purent diriger toutes leurs forces sur le 3^e corps, qui ne comptait que trois divisions disponibles.

Néanmoins le général della Rocca montra, dans cette situation difficile, l'habileté, la fermeté et le sang-froid qui lui sont habituels. Il ne pouvait pas vaincre sans doute, mais en tenant ferme jusque dans la soirée il fit payer cher à l'ennemi ses succès et l'empêcha de penser à une poursuite.

Les dépêches vous ont déjà informé de la bravoure qu'ont montrée les divisions Cugia, Sistori et Govone. Cette dernière, appelée à relever la division Brignone du 1^{er} corps qui avait beaucoup souffert, enleva la position de Custozza et la maintint longtemps. Si Govone avait pu recevoir les renforts demandés au général della Rocca, il aurait gardé cette position à toute extrémité.

Bixio, qui avait dû rester en réserve, protégea admirablement la retraite. Le prince Humbert montra aussi, à la tête de sa division, le courage d'un vétéran. Le jeune prince Amédée, à la tête de sa brigade,

reçut le baptême du feu d'une manière sérieuse, une balle morte en pleine poitrine, qui heureusement ne met pas sa vie en danger. Le général Durando fut aussi blessé; il est remplacé intérimairement par le général Pianelli. Les généraux Cerale, Gozzane, commandant la brigade grenadiers de Sardaigne, Dho, commandant la brigade Forli, sont assez grièvement blessés. Le général Villarey, commandant la brigade Pise, a été tué. »

Le gros de l'armée italienne s'est replié derrière l'Oglio, en position de reprendre prochainement l'offensive. Deux corps entiers, le 2^e (Cucchiari) et le 4^e (Cialdini) ne paraissent pas avoir été appelés à un rôle sérieux en cette circonstance, pas plus que les volontaires et la flotte, ce qui donne pleine carrière aux faiseurs de romans politiques et stratégiques sur ces singulières opérations et sur le dénouement plus singulier encore qu'elles paraissent devoir amener.

ALLEMAGNE. — Les deux armées prussiennes de l'Elbe et de Silésie ont pris une offensive décidée contre leur adversaire. Elles ont envahi la Bohême, chacune de leur côté, sans que Benedek ait rien fait pour s'y opposer que de se limiter à une défense purement passive. Après une suite de combats victorieux livrés les 26, 27 et 28 juin près de Jaromier, Trautnau, Turnau d'une part, et aux environs de Nachod et Skalititz d'autre part, les deux princes prussiens ont réussi à opérer leur jonction le 29 en occupant Gitschin après un vif combat. Les forces prussiennes se sont ensuite avancées plus au sud, les Autrichiens se repliant toujours avec l'intention de livrer une grande bataille défensive aux environs de Kœnigsgrætz. Cette dernière devait, suivant son résultat et les espérances de chacun des joueurs, ou refouler les prussiens en Saxe et en Silésie, ou les rendre maîtres du bassin de l'Elbe et des communications entre ce dernier et le centre de l'empire.

C'est le 3 juillet en effet près de *Sadova*, en avant de Kœnigsgrætz, que le grand choc prévu a eu lieu. La lutte a duré 12 heures; les deux armées eurent le gros de leurs effectifs engagés, sauf 2 1/2 corps autrichiens que Benedek n'a pas su amener sur le lieu du combat. Du reste les différents corps ont donné vigoureusement. Les Autrichiens ont défendu avec opiniâtreté pendant 6 heures leur forte position derrière

Bistritz. Cette position n'a été prise d'assaut qu'à 2 heures, en même temps que le front de Benedek était tourné sur son aile gauche. Après cela les Autrichiens ont dû céder sur toute la ligne et se sont mis en débandade en abandonnant 116 canons et 20 mille prisonniers. A 7 heures du soir ils étaient en pleine déconfiture derrière l'Elbe, et la victoire demeurait encore cette fois fidèle aux armes prussiennes et à la bonne direction des opérations.

A peine commençait-on à supputer les conséquences de cet événement que, comme un coup de théâtre, se répandait une nouvelle primant toutes les autres, celle de la cession de la Vénétie par l'Autriche à la France, proposée du reste avant la bataille de Sadova.

Voici en quels termes le *Moniteur* annonce cet événement :

« Un fait important vient de se produire.

« Après avoir sauvegardé l'honneur de ses armes en Italie, l'empereur d'Autriche, accédant aux idées émises par l'empereur Napoléon dans sa lettre du 11 juin à M. Drouyn de Lhuys, cède la Vénétie à l'empereur des Français et accepte sa médiation pour amener la paix entre les belligérants.

« L'empereur Napoléon s'est empressé de répondre à cet appel et s'est immédiatement adressé aux rois de Prusse et d'Italie pour amener un armistice. »

Cet armistice sera sans doute accepté par les belligérants. La diplomatie va maintenant reprendre activement son œuvre et concilier, si possible, en tenant compte des événements militaires, les intérêts divergents qui ont engendré le conflit. En attendant les Italiens, ne voulant pas rester sous le coup de l'échec du 24 juin, ont repris l'offensive, cette fois par le front du Pô. Cialdini est arrivé à Rovigo. Les Autrichiens paraissent se borner à la défense des places pour renforcer leur armée du nord.

Beaucoup de gens prétendent avec les partisans de l'Autriche, que seul l'armement spécial des Prussiens a pu vaincre les vieilles bandes de la maison de Habsbourg. — Les fusils à aiguille, quoique bien infé-

rieurs aux divers *breech-loadings* américains, permettent, il est vrai, des feux rapides et meurtriers. Mais ces fusils l'Autriche les connaissait bien ; elle avait pu les apprécier en Danemark, lorsqu'elle se joignit à la Prusse pour écraser un petit peuple, brave et résistant jusqu'au martyre. C'est le côté matériel et le plus minime de la question ; en définitive, ce n'est pas lui qui donne les grandes victoires. Il n'est pas un homme quelque peu familier avec l'art militaire, qui n'ait admiré les mouvements de l'armée prussienne ; sa marche à travers la Saxe, sa jonction en Bohême, ses forces réunies amenées à point sur le champ de bataille choisi à l'avance, la régularité mathématique de ses évolutions, tout cela donne une très haute idée du général Moltke, qui avait préparé et qui a fait exécuter ce plan de campagne. Si le général Moltke a été la tête de l'entreprise, le prince Frédéric-Charles en a été le bras ; il a exécuté avec une ponctualité et une énergie remarquables les instructions du chef d'état-major ; la victoire, une juste victoire, est venue couronner des efforts si bien combinés.

Les fusils à aiguille n'ont sans doute pas nui aux opérations des Prussiens. Mais s'ils avaient opéré comme Benedek, qui se laissa priver de trois corps sur sept, ils ne leur auraient pas donné la victoire. Dans la bataille de Sadowa la plus grande part de gloire et de responsabilité revient aux états-majors de l'une et de l'autre armée.

